



ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(18^e article. — Voir le dernier N°)

Ailleurs (épître CXXXVIII), il revient encore sur cette objection à laquelle on l'avait de nouveau prié de répondre, et il trouve risible la prétention de ceux qui osent comparer et même préférer au Christ Apollonius, « Apulée et autres habiles magiciens de cette sorte. » Cependant il aime encore mieux voir Jésus-Christ comparé à eux qu'aux dieux du paganisme. « Car, il faut l'avouer, ajoute-t-il, Apollonius me paraît bien autrement estimable que cet adultère souillé de tant de débauches qu'ils nomment Jupiter. » Enfin, dans une autre de ses épîtres, reportant sur les païens le reproche de crédulité puérile qu'ils adressaient aux chrétiens, il remarque que les gentils, qui se moquaient de l'histoire de Jésus, « eussent reçu pour très véritable une pareille aventure, s'il se fût agi d'Apulée de Madaure ou d'Apollonius de Tyane. » Saint Jérôme pense à peu près à ce sujet comme saint Augustin. Sans nier absolument les miracles attribués à Apollonius, il les regarde comme « des prestiges qu'on ne doit pas comparer au pouvoir du Sauveur. » Cependant il rend justice au philosophe à qui on les attribue : « Ce fut, dit-il, un sage qui sut profiter partout où il alla, et qui revint de ses longs voyages plus savant et meilleur. » On sent, dans ces illustres Pères du V^e siècle, que la cause du christianisme est déjà tellement gagnée, qu'ils peuvent parler d'Apollonius sans partialité.

Mais il n'en était pas de même au II^e, au III^e siècles, alors que le christianisme et le paganisme luttèrent, pour ainsi dire, à coups de miracles. Aussi les Pères de cette époque mettaient infiniment plus de chaleur dans leur défense et dans leur attaque. Aucun ne niait les prodiges dont on gratifiait Apollonius, et ce n'était pas pour eux, comme pour saint Augustin et saint Jérôme, de faux miracles, n'ayant qu'une ressemblance décevante avec les miracles du Christ et de ses apôtres; ils les admettaient comme de vrais prodiges surpassant la nature humaine, mais la plupart les attribuaient sans difficulté au démon. C'est ainsi qu'en parlent Arnobe, Origène, Lactance : pour eux, Apollonius est un magicien, un enchanteur, que le démon a inspiré et soutenu dans tous les prodiges qu'il a accomplis.

Il y avait, c'est vrai, dans cette explication même, de grandes objections à faire aux chrétiens. C'est ce que quelques Pères ont bien senti. Saint Justin, entre autres, dans ses questions et réponses aux orthodoxes, n'a pas craint de se poser ces objections dans toute leur force. « Si Dieu, dit-il, est le créateur et le maître de tout ce qui existe, comment laisse-t-il le pouvoir miraculeux d'Apollonius s'exercer si puissamment sur la création? » Et de là il déduit une série d'objections auxquelles il s'efforce ensuite de répondre. Mais, comme nous venons de le dire, à mesure que le christianisme devint prédominant, on s'habitua de plus en plus à répondre par le fait : qu'avaient produit les miracles d'Apollonius? Rien. Tandis que ceux de Jésus-Christ avaient changé la face du monde. « Rappelez-vous, dit saint Jean-Chrysostôme, dans son traité contre les juifs, combien de novateurs parmi les Grecs, tels que Zénon, Platon, Socrate, Diagoras, Pythagore, et tant d'autres, ont entrepris d'instituer, avec des doctrines nouvelles, des mœurs nouvelles. Cependant ils ont si peu réussi que la plupart des hommes ignorent jusqu'à leur nom. Le Christ, au contraire, a non-seulement prescrit une nouvelle forme de vie, mais il l'a établie par toute la terre. Combien de prodiges ne dit-on pas qu'a faits Apollonius? Mais la preuve que ce sont des fictions, des mensonges qui n'ont rien de réel, c'est que tout cela est fini et n'a rien produit. »

Enfin, quand toute cette controverse est passée, et que le christianisme vainqueur n'a plus rien à craindre de ses adversaires, nous voyons au V^e siècle un évêque des Gaules, saint Sidoine, plus connu sous le nom de Sidonius Apollinarius, écrire lui-même la vie de cet Apollonius, qui passait, trois siècles auparavant, aux yeux des chrétiens, pour un horrible magicien, et louer abondamment en lui ses qualités et ses vertus. « Vous m'avez demandé, écrit-il à un de ses amis, une vie du pythagoricien Apollonius; je vous l'envoie... En suivant dans votre lecture notre Tyanéen sur le Caucase et dans l'Inde, chez les gymnosophistes d'Ethiopie et les brahmanes indiens, voyagez en quelque sorte avec lui. Lisez la vie d'un homme qui, la religion mise à part, vous ressemble en beaucoup de choses; d'un homme recherché des riches et qui n'a point recherché les richesses, qui aima la science et méprisa l'argent; d'un homme frugal au milieu des festins, habillé de lin par-

mi des gens vêtus de pourpre, austère au centre de toutes les voluptés..... enfin, pour tout dire en un mot, d'un homme tel que peut-être l'historien chercherait vainement dans tout le passé une vie de philosophe comparable à la sienne. »

Ce jugement de Sidonius doit être de plus en plus celui de l'époque moderne. Au point de vue où nous sommes aujourd'hui placés, le sage Apollonius n'est pas l'ennemi de Jésus-Christ. Celui qui fut toute sa vie partisan de la simplicité, de la douceur; celui qui rejeta les richesses et la volupté, celui qui brava courageusement la haine des tyrans et l'injustice des oppresseurs, ne peut être l'ennemi du type de toutes les vertus qu'il a lui-même pratiquées. Saint Augustin et saint Jérôme, en reconnaissant la vertu d'Apollonius, ont bien montré aux chrétiens ce qu'ils devaient en penser. Il fut véritablement pour les païens un des préparateurs pratiques de la grande réforme morale que le christianisme allait introduire. De même que les penseurs du néoplatonisme arrivèrent, au nom de Platon et de la philosophie, pour participer à la transformation générale des idées, et préparer le dogme chrétien, de même Apollonius vint, au nom de Pythagore et de la philosophie, prendre sa part à cette grande œuvre, et lui, il eut pour rôle moins d'écrire que de pratiquer. Il montra au polythéisme, encore dans toute sa splendeur et dans toute sa force, un réformateur intrépide, une espèce de Diogène de douceur, qui méprisait toutes les pompes et toutes les joies du monde, et qui cependant se rattachait à tout le culte des ancêtres. C'est encore un prêtre du polythéisme qu'Apollonius; car il vit avec les prêtres, il demeure dans les temples, il fait à tous les dieux de fréquents sacrifices, il se présente partout avec le sentiment et le caractère d'un prêtre païen, et cependant c'est un prêtre nouveau. Son austérité ne s'est jamais vue dans les temples grecs; sa science des choses religieuses n'est pas limitée à un étroit horizon; c'est dans l'Inde, c'est dans le monde tout entier qu'elle prend ses racines et sa tradition. De même que les néoplatoniciens et les éclectiques divers d'Alexandrie se retrempaient à toute source, et cherchaient le nœud de la philosophie grecque avec les traditions orientales, de même, lui, il rapproche de la vie religieuse de l'Inde le pythagorisme qu'il a embrassé, et qui semble n'en être, à bien des égards, qu'une émanation. Et il arrive ainsi, tout en restant dans le respect de la religion du passé, à montrer au polythéisme un spectacle tout nouveau pour lui, à savoir une espèce de moine chrétien que le monde romain lui-même consacre, et devant lequel le paganisme s'incline au point de l'adorer. Aussi trouvons-nous bien vaines les tentatives de quelques modernes, qui ont prétendu obscurcir la gloire de la mission du Christ en lui opposant Apollonius. Loin de les opposer l'un à l'autre, pour les nier l'un par l'autre, c'est à les comprendre et à les concilier qu'il faudrait s'attacher.

Nous allons à présent prononcer notre jugement, après avoir relaté tous les faits omis.

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(16^e article. — Voir l'avant-dernier N^o)

Alors la reine, accompagnée du roi et du comte, se retira avec lui dans une embrasure de fenêtre et lui donna la commission dont elle voulait le charger. Il promit de s'en acquitter. Puis, invité à la table royale, où il devint l'objet de mille questions, il y répondit conformément à la vérité.

Quelque temps après, le comte Scheffer étant revenu le voir, lui demanda s'il n'aurait pas envie de retourner à la cour, et il y consentit. La reine en le voyant lui dit aussitôt : « N'oubliez pas ma commission. » — « Elle est faite. » — Quand il lui en eut communiqué le résultat, elle fut très surprise, et se trouva mal. Revenue à elle-même, elle ne dit que ces mots : « Voilà ce qu'aucun mortel n'aurait pu me dire. »

A ce récit nous joindrons maintenant celui qu'a recueilli et consigné dans deux écrits différents, selon des renseignements divers, le meilleur critique, le plus sceptique d'entre les penseurs et le plus profond des métaphysiciens de son temps, Emmanuel Kant. C'est encore dans une lettre à son amie mademoiselle Charlotte de Knoblock.

« Vers la fin de 1764, dit-il, M. Swedenborg fut appelé auprès d'une princesse que sa haute intelligence et sa connaissance du monde mettent presque au-dessus de la possibilité d'être trompée. »

Kant a raison de dire cela, la reine Louise Ulrique, princesse de Prusse et digne sœur de Frédéric-le-Grand, méritait cet éloge.

« La raison qui la porta à faire appeler Swedenborg c'étaient les bruits généralement répandus sur ses prétendues visions. Après quelques questions inspirées par le dessein de s'amuser de ses imaginations plutôt que par le désir de savoir des nouvelles de l'autre monde, elle le congédia en lui donnant une mission secrète du ressort de son commerce avec les Esprits.

« Quelques jours après, M. de Swedenborg reparut avec la réponse, qui était telle, que la princesse, de son propre aveu, en fut dans la plus grande stupéfaction, disant qu'elle était véritable et que cependant aucun homme vivant n'avait pu la lui communiquer.

« J'étais cette nouvelle d'un officier danois, mon ami et mon ancien élève, qui avait lui-même, avec beaucoup d'autres hôtes, à la table de M. Dietrichstein, l'ambassadeur d'Autriche à Copenhague, entendu lire la lettre où le baron de Lützen, ministre de Mecklembourg à Stockholm, lui apprenait qu'il avait assisté, avec le ministre de Hollande, auprès de la reine de Suède, à la singulière histoire que vous connaissez, mademoiselle. L'authenticité d'une telle nouvelle me rendit très perplexe; car on peut difficilement admettre qu'un ambassadeur mande à un autre, pour en faire usage publiquement, sur la reine d'une cour près de laquelle il est accrédité et sur un fait auquel il dit avoir été présent, une nouvelle qui ne serait pas vraie. Pour ne pas rejeter aveuglément, par un autre préjugé, le préjugé sur les apparitions et les visions, je trouvai raisonnable de m'enquérir plus exactement de cette histoire. J'écrivis audit officier de Copenhague et le chargeai de toutes sortes d'investigations. Il me répondit, qu'il avait de nouveau parlé au comte de Dietrichstein, que la chose était vraie et que le professeur Schlegel l'avait assuré qu'il n'y avait pas à en douter. Swedenborg attachait bien peu de prix à l'affaire en elle-même; son entrevue avec le prince Guillaume est chose si naturelle et elle l'a si peu surpris, qu'il ne comprend pas la surprise des autres : il n'en parle à ceux qui l'interrogent que pour les avertir de n'y rien voir d'extraor-

dinaire. « Daignez, je vous prie, persuader au sérénissime duc, écrit-il au ministre du prince de Hesse-Darmstadt, que ce ne sont point là des miracles, mais seulement des témoignages de ce fait, que je parle avec les anges et les Esprits. » —

Nous montrerons-nous plus difficiles en fait de preuves, que Kant qui en fut bouleversé, qui accepta, après une minutieuse enquête, toutes ces anecdotes comme réelles, et qui fit sur la fin de sa vie la déclaration dont nous avons parlé plus haut, annonçant clairement par là le spiritisme actuel et les manifestations des Esprits qui ont lieu aujourd'hui dans notre monde terrestre. Cet aveu solennel de la part de Kant, a d'autant plus d'importance et de signification, qu'il était la condamnation de toute sa philosophie théologique; or, l'on sait ce qu'il en coûte à l'amour-propre d'un homme, de confesser que tous ses travaux ont été vains, et qu'il s'est trompé.

On peut donc tenir pour certains et avérés tous les récits qui précèdent sur les facultés extraordinaires de Swedenborg.

Après avoir dit ce que les plus grands hommes de son siècle ont pensé de Swedenborg, ce que Kant exprime de lui, ce que la cour de Suède a eu d'estime et d'admiration pour sa personne, voyons par deux documents originaux, c'est-à-dire par deux lettres de notre voyant lui-même, avec quel calme, quelle assurance, quelle certitude de lui-même et de sa mission, il a répondu aux demandes indiscrettes et sceptiques de deux de ses amis. Voici la première :

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

EXPOSÉ CRITIQUE DU FUSIONISME.

(1^{er} article. — Voir le dernier N^o)

IV

La loi de fusion entendue, non plus par identité matérielle, mais comme extension et communication de la connaissance, et domination de l'esprit sur la matière par la compréhension des lois physiques, nous n'avons plus qu'à admirer les magnifiques pages dans lesquelles de Tourreil fait l'application de cette loi à la morale privée et à la morale sociale. « Dieu, pour sa plus grande gloire, et dans son infinie sagesse, ne pouvait créer l'homme que libre et inachevé, afin de lui laisser à lui-même l'honneur éternel de développer, dans un océan d'amour sans bornes, les perfections de son être. » Tel est le principe fusionniste de la morale. Le spiritisme ne peut dire mieux, et ne peut présenter une solution plus logique du problème du mal que de dire, comme le Fusionisme, qu'en principe le mal n'existe point, puisque c'est le non être et que tout ce qui existe est l'être. Le mal n'est qu'une progression négative, illusoire et nulle; il n'est rien en soi, sinon une constatation, par la conscience, de ce qui manque à l'être pour jouir de son intégrité. Or, cette constatation est un bien, puisqu'elle nous presse dans le sens de notre destinée. Tant que l'être n'a qu'une conscience impersonnelle, c'est la providence qui le conserve et le conduit, par la fatalité de l'instinct. Mais, à mesure que la liberté se développe, l'instinct diminue de puissance, et la providence se retire, pour ainsi dire, afin de laisser l'être maître de sa propre direction. C'est dans l'auteur qu'il faut approfondir ces sublimes pensées : une simple analyse ne saurait en faire suffisamment ressortir toute la valeur.

Nous avons pourtant à faire une objection capitale. Comment allier l'idée de liberté morale avec celle de l'extension pure et simple de la substance? Il ne suffit point de me démontrer que ce qu'il y avait de plus digne et de plus parfait pour Dieu c'était de créer l'homme libre; car si Dieu, ou la substance, s'émane, il ne crée rien, dans l'acception propre du mot; il ne fait

qu'exprimer sa substance; il ne fait que manifester et développer son essence, sa nature intime, dont l'homme est la nécessaire particularisation. Or si Dieu, en tant que substance, est indépendant, puisqu'il est unique, il n'est point moralement libre pour cela de développer autre chose que sa substance, ni de créer un être qui en soit moralement indépendant; en sorte qu'il puisse avec vérité s'attribuer à soi-même son propre développement. Si Dieu avait le pouvoir de créer, par un acte de sa seule volonté, je comprendrais alors qu'il ait pu nous douer d'une responsabilité personnelle. Comment être méritants ou coupables, si nous ne faisons, dans nos actes, que manifester ce qu'au fond nous sommes, et ce que nous ne pouvons pas ne pas être? Dieu lui-même ne serait donc pas libre, en ce sens qu'il ne pourrait se manifester autrement qu'il ne fait? Mais nous le trouvons libre s'il manifeste sa volonté, et de même pour l'homme. Sans doute, en Dieu comme en nous, la liberté a une règle directrice, une forme qui la constitue à l'état de liberté, et elle ne peut sortir du champ de la raison et de la justice. Mais, pour être libre, il faut vouloir; pour vouloir, il faut une initiative propre. Donc, si cette initiative ne vient que de la substance divine, nous ne sommes point libres. Dieu a doté l'homme d'une activité native; c'est par elle que notre moi se rattache au moi divin, mais d'une manière qui n'a rien de fatal, de mécanique et de matériel.

Du reste, nous n'ignorons point que c'est là un des points métaphysiques les plus difficiles, et qu'il est plus aisé de s'y entendre sur le mot que sur la chose.

Nous avons hâte de terminer notre analyse, qui n'offrira plus de cas majeurs d'interruption, et d'arriver à la théorie que nous oserons appeler *la rectification du Fusionisme*.

Voyons maintenant comment de Tourreil entend le jeu du libre arbitre, comme agent progressif de notre terrestre humanité.

L'existence humaine n'est qu'une série de développements, depuis le premier germe de l'embryon, jusqu'à la fusion complète des âmes. L'embryon passe successivement par tous les degrés de la nature : germe fluïdique inconscient, mutation minérale, vie organique des végétaux. Le mouvement ne s'est encore accompli, dans le fœtus, que par un travail de nutrition; mais, dès que la forme embryonnaire a résolu en elle la synthèse des êtres inférieurs, elle commence à vivre de la vie animale. L'organisme humain s'achève, et l'âme, avant d'y apparaître avec l'unité de sa conscience, y est élaborée par les fluides; disons mieux, dans la pensée de l'auteur, elle est fluïdique elle-même. Nous passons sur ces considérations du ressort de la physiologie.

Une fois entrée en relation avec le monde extérieur, au moyen des organes, l'âme se complète de plus en plus dans la possession de sa vie, selon la nature et l'harmonie plus ou moins saine ou obliérée de l'organisme. Elle développe successivement chacune de ses facultés, qui ne sont que l'extension de la force originelle, encore obscure et voilée.

Le premier déroulement de l'âme, sa première manifestation est la MOTILITÉ qui reste d'abord mécanique et animale. Bientôt vient s'y révéler la SENSATION, qui est le mouvement se percevant lui-même; le SENTIMENT, qui est la sensation centralisée; la SYMPATHIE, qui est le sentiment expansif; l'AMOUR, qui est la sympathie particularisée; enfin la VOLONTÉ, qui couronne tous les autres développements, et qui n'établit réellement l'homme dans la possession de lui-même et de sa liberté, que si elle est sage et éclairée.

Nous ne trouvons cette psychologie ni inférieure ni supérieure à la plupart des autres, et nous concédons à toutes le mérite d'être un énergique dissolvant de l'âme, qu'elles ont pour prétention de décrire. C'est bien là surtout que brille la logique formelle, habile à revêtir de mots ambitieux, l'inanité et l'arbi-

traire de ses explications. Ici nous doutons beaucoup, par exemple, que jamais l'âme ne se développe qu'en un sens à la fois. Nous ne comprenons point la définition de la sensation, parce que nous n'avons jamais compris, et que nous ne comprendrons jamais qu'un mouvement soit une perception, et le reste à l'avenant.

La spécialité des caractères provient de la combinaison des diverses facultés et de leurs diverses prédominances. L'auteur se demande d'où viennent les différences, souvent prodigieuses, d'aptitudes et d'intelligence, qui constituent des supériorités et des infériorités réelles de races et d'individus.

Pour lui, comme il faut s'y attendre, la seule solution du problème est dans la transmission de père en fils du fluide animique, amélioré ou détérioré par trois causes : ou le milieu social, ou la violation libre des lois naturelles, ou enfin l'antiquité de la race. De même que de Turreil ne veut que des fluides après la mort, il ne veut que des fluides avant la naissance ; et, par là, il se prive de cette belle et logique doctrine des préexistences ; l'inégalité des aptitudes et des conditions ne lui semble que l'inégalité d'élaboration d'une matière fluidique.

Au point de vue social, de Turreil ne sépare point le progrès humanitaire de la religion qui en formule les principes et les moyens, et qui est d'autant plus complète pour chaque race, que celle-ci a accompli, dans la sphère des idées, plus d'évolutions. La science étant le résultat de l'expérimentation, l'humanité a dû naturellement commencer par l'IGNORANCE, pour arriver successivement à la lumière, par ses propres efforts. Il est chimérique et déraisonnable de prétendre que quelque chose de ce qui existe dans le temps et l'espace, puisse commencer par la perfection. Les différentes religions qui ont amené la constitution des diverses sociétés, ont été appropriées progressivement à leur état intellectuel, en exprimant un aspect de plus en plus achevé du vrai, qui les synthétise toutes, et qui se révèle en elles sous cinq formes principales et cinq degrés progressifs : le FÉTICHISME, le PANTHÉISME, le POLYTHÉISME, le MONOTHÉISME et enfin le FUSIONISME.

1^o A l'enfance d'une race, l'homme, ne comprenant pas encore les rapports des choses entre elles, divinise les objets de la nature, surtout ceux dont il redoute quelque mal. Le MAL est alors la puissance formidable. De là le FÉTICHISME. Plus épuré, il divinise les forces, mais sans généralité ; et il s'en tient à chaque force individuelle, ce qui engendre autant de divinités. A cette croyance correspond l'état social par fractionnement : c'est l'isolement de la FAMILLE tout au plus agglomérée en TRIBU, sous la forme PATRIARCHALE du père, chef et prêtre à la fois. Ce gouvernement contient *en germe* tous les gouvernements ultérieurs.

2^o Il est dans la nature de l'esprit humain de franchir, d'un saut, de l'idée particulière à l'idée générale et absolue vraie ou erronée. De là le passage subit du fétichisme au PANTHÉISME. Le miracle particulier était tout ; le miracle universel rien. C'est l'opposé maintenant ; il n'existe qu'un seul miracle : le GRAND TOUT. C'est l'aspect de l'unité de la substance matérielle, ou de sa force spiritualisée. Mais ici l'individu est absorbé, il n'a plus d'existence réelle et tend à s'anéantir dans le tout, qui, n'ayant point conscience de lui-même, devient aussi NÉANT.

A cette croyance correspond la PANTÉARCHIE, ou despotisme théocratique, immobilisant l'humanité en CASTES, à l'image des fonctions du Grand-Tout, qui sont immuables. C'est l'autorité sacerdotale, au suprême degré de puissance ; c'est l'absorption complète des familles et tribus en vue de l'intérêt collectif. Le mal ici est à l'état normal et nécessaire.

3^o Cependant le développement de l'esprit humain compose une hiérarchie du particulier au général, c'est-à-dire de chaque

être et de chaque force au Grand-Tout. Celui-ci apparaît alors non plus comme une unité substantielle, mais comme une réunion de substances et de forces subordonnées. C'est l'aspect de la multiplicité des attributs de la substance, en regard de l'unité du principe. C'est un fétichisme poétique et savamment relié au Panthéisme. La matière et l'Esprit sont coéternels ; mais l'Esprit organise le chaos, le BIEN est supérieur au MAL. De même alors l'Esprit cherche à organiser la société. L'expression sociale de cette croyance est la CITÉ, sous un gouvernement mixte et pondéré, militaire et sacerdotal. Pour la première fois, le problème de la liberté civile est posé, avec la forme POLYARCHIQUE, se consolidant et s'étendant par la FÉDÉRATION.

4^o Mais la hiérarchie ne détruit point l'unité ; elle la suppose au contraire. De là le MONOTHÉISME. C'est l'adoration d'un seul Dieu, conçu comme *Etre suprême*. La matière est créée, et le mal n'est adhérent qu'à la création. Cette doctrine concrète donc la multiplicité hiérarchique précédente des dieux, en un seul Dieu de la volonté duquel tout dépend. Avec un peuple grossier, comme celui de Moïse, c'est un dieu partial, exigeant, égoïste, sujet en un mot à toutes les passions humaines. Avec le mysticisme de Jésus, c'est un père juste et bon, dont nous sommes tous les enfants, au même titre. Dès lors est posée en principe la fraternité universelle.

L'état social qui correspond au MONOTHÉISME est la NATION sous forme MONARCHIQUE qui absorbe l'individu, la famille, la caste, la cité, en vue de l'honneur national, personnifié dans le MONARQUE. L'autorité, quoique déléguée de Dieu, n'est plus effectivement qu'AUTORITÉ HUMAINE.

5^o Enfin le FUSIONISME synthétise et concrète tous ces points de vue successivement en progrès, les uns sur les autres. Il allie les deux autorités, en alliant l'un et le multiple, l'immuable et le muable, le divin et l'humain. Il est la dernière évolution religieuse, le règne du SAINT-ESPRIT, par l'amour et la solidarité universelle. Seul il anéantit le MAL que toutes les autres religions laissent subsister plus ou moins.

A la doctrine fusionnienne correspond l'état d'OMNIARCHIE, ou *Société universelle*, gouvernement de tous par tous, unification du principe d'AUTORITÉ avec celui de LIBERTÉ. C'est l'humanité collective en une seule nation harmonisée.

De Turreil va plus loin, — mais ici nous craignons qu'il ne tombe dans l'utopie, — il va jusqu'à dresser le bilan et le plan topographique de l'OMNIARCHIE.

Certes, nous ne doutons pas du progrès, en ce sens, des générations futures ; nous sommes convaincu que les nations, comme les individus, ont tout intérêt à s'avancer dans la voie d'harmonie. Mais il est, selon nous, téméraire d'en préciser, dès à présent, une réglementation systématique. On risque de s'égarer dans les rêveries phalanstériennes que chacun arrange volontiers suivant ses goûts. Laissons à nos neveux quelque chose à faire, et à Dieu le soin de les leur révéler.

Nous avons enfin accompli la première partie de notre tâche, qui était de rendre un compte exact du FUSIONISME ; et nous osons espérer qu'on nous accordera de l'avoir rendu, selon nos forces, avec conscience et impartialité. Or, comment se fait-il que nous ne soyons point complètement d'accord avec lui, et qu'en lui concédant la rigueur de la forme et du principe, nous en attaquions si souvent le fonds.

C'est ce qui nous reste à justifier, le plus brièvement possible, crainte de lasser la bienveillante patience de nos lecteurs.

(Sera continué)

HILAIRE CHOUVY.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — IMPRIMERIE DE V^e TH. LÉPAGNEZ, PETITE RUE DE CUIRE, 10.